

l'anger de Nîmes. Jean Reboul aura eu la gloire d'être le précurseur de cette émancipation dans laquelle M. de Lamartine a vu en se réjouissant " l'égalité des intelligences, lorsque Dieu et la nature les ont faites égales, se manifestant dans les lettres ; les nobles études appelant tous à tout, élevant le niveau commun, confondant les classes, faisant vivre du même pain intellectuel tous ceux qui vivent du même pain du jour, et réalisant dans le domaine de la pensée cette république des intelligences où les droits ne sont que des dons de Dieu, où les fonctions ne sont que des services, où la dictature n'est que du génie."

Ce qui doit encore frapper et réjouir le sage en écoutant ces voix populaires, c'est la pureté de leurs accents. Lorsque tant d'autres, avec des motifs de bénir, maudissent et blasphèment, du sein de leurs privations et de leurs angoisses journalières, ceux qui ont su partager leur vie entre les humbles travaux manuels et la noble culture de leur esprit n'élèvent que des chants de louanges, d'austère morale et de pieuse résignation. C'est un heureux symptôme, qui doit nous consoler de bien des plaies actuelles et fortifier notre foi dans l'avenir. A.

FEUILLETON.

Le champion de la reine (1268.)

C'était déjà une brillante époque que le milieu de ce 13e siècle, où Thihaud, comte de Champagne, et Henri III le Débonnaire, duc de Brabant, rappelaient chez leurs heureux peuples les muses et le goût, en composant, sous la pourpre souveraine, de joyeuses chansons. Thihaud recherchait les enfans de la science ; Henri le Débonnaire attirait à sa cour les trouvères et les poètes, parmi lesquels jouissait d'un éclat qui n'a point péri l'ingénieur collecteur du *romans de Berthe aux grands piés*, Adénèz, que son prince investit de la dignité de roi des ménestrels. Saint Louis, digne contemporain de ces deux monarques, entourait le trône de France de savans et de sages. C'est en son palais que saint Thomas d'Aquin, qui portait ses sublimes distractions jusqu'à la table royale, s'écria, en poursuivant dans son âme un raisonnement qui le préoccupait malgré lui : "Voilà qui est concluant contre Manès."

Louis IX fit appeler aussitôt un de ses secrétaires, pour écrire, sous la dictée de Thomas, la puissante idée dont la présence venait de se révéler aussi vivement.

Thomas d'Aquin, la lumière de son siècle, élève immortel d'Albert le Grand, aussi illustre par l'étendue de sa science et la profondeur de son génie que par la sainteté de sa vie, Thomas était à la fois l'ami de Louis IX et de la pieuse Alix de Bourgogne, épouse de Henri le Débonnaire, duchesse de Brabant. C'est à cette princesse, devenue veuve et dès lors uniquement occupée de l'éducation de ses enfans, qu'il dédia son traité du *Gouvernement du Prince*.

Le duc de Brabant, Henri III, était mort à Louvain le 28 février 1261. Jean 1er, son second fils, lui succédait, l'aîné, qui s'appelait Henri, ayant été jugé incapable de soutenir le poids du sceptre. Jean 1er était un prince dont l'âme s'ouvrait à tous les sentimens généreux ; sa bravoure ne reculait devant aucune épreuve ; on admirait sa royale franchise, son esprit chevaleresque et aventureux. Tout ce qui était noble et grand le frappait. Il n'entendit pas en vain les blôges que l'Europe accordait à Louis IX ; il voulut voir ce monarque si vertueux, si vaillant, si héroïque et si simple, dont l'âme était si belle et l'as-

pect si imposant que les Sarrasins, dont il était alors le captif, s'étaient jetés à genoux en le proclamant leur roi. Il alla donc à Paris.

Il admira Louis IX, qui lui sembla au-dessus de sa renommée ; il éprouva une noble sympathie pour Philippe-le-Hardi, fils intrépide du monarque français. Un sentiment plus vif encore l'occupa bientôt ; il ne put voir sans amour la jeune Marguerite de France, sœur de Philippe et fille de saint Louis. Il n'osa faire l'aveu de ce sentiment ; car les hommes de cœur sont timides ; mais, en rentrant dans son duché de Brabant, il reconnut bien qu'il avait laissé à la cour du saint roi son cœur tout entier. Cet amour s'accrut par l'absence. Jean redoutait tellement de se voir repoussé dans la recherche d'une si haute alliance, qu'il ne se décida pas même à ouvrir son âme aux encouragemens de son excellente mère. Mais il avait, dans sa jeune sœur Marie, une amie dévouée qui lui donna de l'espoir. La bonne princesse ne s'imaginait pas qu'on pût voir son frère Jean et ne pas l'aimer. Elle alla pour lui consulter à Nivelles une pieuse récluse, douée, disait-on, du talent de prévoir les choses de l'avenir, et qui était célèbre au loin sous le nom de *la Béguine de Nivelles*.

— Votre frère épousera une fille de roi, lui dit la récluse. Puis regardant au front de la jeune princesse : — Vous même, ajouta-t-elle, vous serez reine. Mais prenez garde : un grand péril vous menace.

Marie de Brabant s'en revint préoccupée. C'était en 1268 ; son frère avait dix-huit ans : elle-même en avait quinze. Encouragée par la prédiction, elle confia discrètement le secret des amours de Jean au poète Adénèz qui, depuis la mort de Henri le-Débonnaire, était toujours resté à la cour de Brabant, enseignant les belles-lettres aux enfans de son souverain. Le roi des ménestrels n'hésita pas un instant ; il écrivit une lettre pathétique à saint Thomas d'Aquin : et, au mois de mars de l'année 1269, Jean 1er reçut du saint docteur une missive consolante, qui lui annonçait que le roi Louis IX voulait bien lui donner en mariage la princesse Marguerite, sa fille chérie, dans la confiance que Dieu bénirait cette union ; car Louis était aussi bon père de famille qu'excellent monarque.

Jean de Brabant se sentit renaître ; sa gaieté reparut ; son âme se réveilla. Il se hâta de se rendre à Compiègne avec sa bonne sœur et son poète. Le roi de France y amena Marguerite ; et le mariage se célébra avec une pompe modeste.

Après que saint Louis eut donné ainsi un appui à sa fille, il fit son testament et repêcha la route de l'Afrique, toujours dominé par l'espoir de civiliser ce monde avec l'étendard de la croix. On sait qu'il mourut de la peste dans les plaines de Tunis, sans doute consolé par la douce prévision qu'un jour ces plages barbares seraient soumises aux chrétiens. Pendant que les ennemis mêmes de ce grand homme le pleuraient, un héraut cria, d'une voix émue, le vieux cri national : — Le roi est mort ! Vive le roi ! — Et le 25 août 1270, Philippe-le-Hardi, sur la page africaine, fut salué roi de France. Il ramena à Paris, dans un long cortège de deuil, les saintes dépouilles de son père, qu'il porta lui-même à Saint-Denis sur ses épaules royales, ne voulant pas qu'aucun autre se chargeât d'un si cher fardeau. En détestant le sol cruel qui lui avait ravi un si bon père, Philippe ne voulut plus quitter la France, ni le château de Vincennes, que saint Louis avait toujours affectionné, ni le vieux chêne au pied duquel le bon roi avait si long-tems rendu la justice à tous.

L'année suivante, une autre perte vint dé-

soler le cœur de Philippe-le-Hardi : Isabelle d'Aragon, sa femme, mourut, lui laissant quatre fils, Louis, Philippe, Charles et Robert. Le prince cacha ses larmes dans la solitude ; il n'avait pour témoin de son affliction que son valet de chambre, Pierre Labrosse, homme adroit, qui lui servait de barbier et de chirurgien, pansant ses blessures dans les batailles et se rendant utile de mille manières avec une extrême habileté. Il parut prendre part à la douleur de son maître, hasarda quelques consolations, fit diversion à sa peine en lui amenant à propos ses enfans, et se rendit très-rapidement indispensable à Philippe, qui le crut son chambellan, le fit baron de Luxeuil, et le chargea de ses ordres pour le gouvernement de l'état ; car pendant long-tems il ne voulut voir personne. Labrosse devint donc insensiblement favori, tout-puissant, premier ministre. Mais l'ambition n'est jamais une passion innocente ; instrument souple et docile devant le souverain, Labrosse prit de l'insolence avec les grands, qui supportaient mal le joug d'un parvenu de si bas étage.

Trois années s'écoulèrent. Le tems, ce grand médecin de toutes les douleurs humaines, parvint à fermer les plaies de Philippe. Comme il était fort jeune encore, on l'engageait de toutes parts à prendre une autre épouse. Les seigneurs espéraient qu'une jeune reine balancerait au moins l'influence de Pierre Labrosse, et ils ne cessent de proposer tous les jours divers partis à leur roi.

Philippe ne se décidait pas. Un jour pourtant qu'il était assis tout pensif devant le portrait de sa sœur Marguerite, la duchesse de Brabant, il se ressouvint tout à coup du brave duc Jean, son ami, et de sa sœur Marie de Brabant, qu'il avait vue à Compiègne ; il se rappela comment son père Louis IX avait paru chérir cette jeune fille, comment il avait vanté son esprit et ses grâces, comment il avait pris plaisir à reconnaître en elle une âme grande et pure. Elle l'avait frappé aussi ; mais alors, engagé dans les liens du mariage, il s'était arrêté dans son admiration aux limites que lui imposait sa rigide vertu. Il ne balançait pas ; il envoya secrètement un ambassadeur en Brabant. Marie, à qui sa belle-sœur ne cessait de peindre sous les plus nobles couleurs le cœur de Philippe, ne se le rappelait pas non plus sans bienveillance. Le mariage du roi de France et de Marie de Brabant se célébra donc avec splendeur, dans le château de Vincennes, au mois d'août de l'année 1274.

Ainsi les deux premières prédictions de la béguine de Nivelles étaient accomplies.

Ce que les seigneurs français avaient espéré arriva bientôt. Philippe, épris de sa jeune et vertueuse épouse, fut dès lors moins livré à son favori. Marie de Brabant était une de ces femmes accomplies qu'on n'aime pas à demi. Belle et naïve, pieuse et douce, spirituelle sans causticité, gaie sans malice, elle aimait les arts et les fleurs. Les jardins de Vincennes se parèrent, par ses soins, de lauriers roses, d'orangers, de tulipes et d'une foule de plantes jusque-là étrangères au sol de Paris. Dans le château, elle variait ses délassemens entre la musique, la peinture et la poésie ; elle avait amené avec elle le fidèle Adénèz, qui composait alors les curieux romans de *Cleomatis* et d'*Ogier-le-Danois*, et qui préparait le beau poème de *Berthe*. Du reste, il avoue lui-même, dans un de ses épiques, que ses poèmes sont moins son ouvrage que celui de sa bonne maîtresse Marie de Brabant et de Blanche, jeune dame que l'histoire ne désigne pas autrement, mais que la conformité de goûts avait rendu l'amie et